

Premier dimanche après l'Épiphanie – 10 janvier 2021

Habiter l'incertitude. Prédication sur 1 Corinthiens 1,26-31

Frères et sœurs en Jésus-Christ,

Après la fête de Noël, après celle de l'Épiphanie, l'Église est invitée aujourd'hui à faire mémoire du baptême de Jésus. Lorsqu'il est devenu adulte, Jésus est venu trouver Jean le Baptiste aux bords du Jourdain. Jean proposait là un rite de purification : il plongeait dans les eaux vives du fleuve tous ceux qui voulaient changer de vie et lâcher leurs manquements et leurs fautes. Quand c'est au tour de Jésus, Dieu lui-même intervient : Dieu s'empare du rite de Jean, il déchire les cieus. L'Esprit descend sur Jésus comme une colombe. La voix divine révèle Jésus comme le « Fils ».

Nous sommes encore éclairés par les lumières de Noël. Nous sommes encore éblouis par la manifestation de Jésus dans notre monde. Et nous aurions peut-être tendance à vouloir continuer de gloire en gloire, et à considérer le baptême de Jésus dans la foulée : Jésus entre dans l'eau du Jourdain, et tada ! voilà que Dieu lui donne des super-pouvoirs célestes. Braquez les projecteurs, faites des effets de lumière : Jésus est équipé d'Esprit Saint, il est prêt : allez, en route pour Pâques !

Ce serait là un curieux raccourci. Car la route de Jésus n'est pas une marche triomphale. Elle ne va pas de gloire en gloire. La vie de Jésus ne se déploie pas sur un tapis rouge. La vie de Jésus n'est pas bien glorieuse. Et Dieu, en choisissant Jésus, en appelant Jésus, vient dans le monde d'une manière bizarre. En passant par Jésus, Dieu fait n'importe quoi.

C'est ce que laisse entendre, en tout cas, un des textes proposés dans la liturgie de notre Église pour méditer le baptême de Jésus. Pour s'affronter au monde, Dieu choisit ce qui est faible. Dieu appelle ce qui paraît vulgaire. Dieu élit ce qui ne vaut rien. Ce qui n'est rien. Ce qui n'a pas de consistance.

Vous l'aurez reconnue : c'est l'épître de Paul aux Corinthiens, que nous avons entendue tout à l'heure. L'épître anti-gloire par excellence. Paul fait allusion ici aux membres de la petite Église de Corinthe, et il nous apprend que ces premiers croyants étaient de condition sociale modeste. C'étaient de petites gens, pas bien brillants : ce n'étaient pas de grands savants, ni des notables de la ville. Mais Paul ne nous dit pas cela pour faire de la sociologie, ou pour nous faire la morale et prêcher l'humilité à nos communautés bien installées. Paul fait de la théologie : la situation sociale des chrétiens de Corinthe dévoile quelque chose de Dieu. Elle nous dit qui est le Dieu de Jésus-Christ. Elle nous dit comment le Dieu de Jésus a choisi de parler avec le monde. Paul écrit aux Corinthiens : c'est vous, les non-performants, les impuissants, les vulgaires, qui êtes la « marque » de Dieu. C'est à travers vous qu'il veut parler avec le monde. C'est vous qu'il choisit pour faire taire les sages et les puissants. La preuve ! c'est déjà comme

cela qu'il a fait avec Jésus. C'est déjà ainsi que Dieu a parlé à travers Jésus. Car Jésus n'est pas seulement l'enfant de l'étable de Bethléem. Il est aussi l'homme de la croix. Le Crucifié. Et sa croix est la seule manière que Dieu adopte pour nous parler, affirme Paul. Le langage de Dieu, dit Paul aux Corinthiens, c'est « la parole de la croix ». Le supplice de la croix est l'unique outil marketing que Dieu veuille utiliser pour faire sa publicité dans notre monde. La croix est la « marque » du Dieu de Jésus-Christ.

Cette « parole de la croix » nous est rappelée aujourd'hui, alors que Dieu choisit et nomme Jésus au moment de son baptême. Elle nous rappelle que le chemin de Jésus depuis l'étable de Bethléem jusqu'au matin de Pâques n'est pas une route bien sûre et certaine, une ascension aux étapes bien marquées. La route de Jésus passe par la croix. Le savait-il, au moment de son baptême ? Non. Jésus n'a pas programmé la croix comme on programme un GPS. L'Esprit qui lui est donné au baptême n'est pas une voix off qui lui dirait : « Dans 100 mètres, faites un petit miracle. Au croisement, tournez à gauche pour discuter avec les pharisiens. Dans 500 mètres, tournez à droite, pour arriver au Golgotha. »

En choisissant Jésus, en faisant sienne la route de Jésus, Dieu entre dans les aléas d'une histoire d'homme – et pas n'importe quelle histoire d'homme : celle d'un homme à l'avenir moins assuré encore que celui des autres, parce que sa vie est offerte à Dieu, ouverte à Dieu et donc à tous les vents. La route de Jésus entre Noël et Pâques se déploie dans l'incertitude. Ce n'est pas que Jésus tâtonne : au contraire, il sait très bien ce qu'il fait. Mais Dieu ne balaye pas tous les obstacles sur son passage comme si de rien n'était. Les anges qui chantaient Noël pour les bergers ne sont plus là : ils ne portent pas Jésus jusqu'à Jérusalem en le préservant de toutes les blessures. La route de Jésus ne se déroule pas comme une évidence. Elle est incertaine. Elle est incertaine parce que Jésus, au nom même de Dieu, dans une vie ouverte à Dieu et à tous les vents – Jésus a renoncé à tout contrôler, à tout prévoir, à tout anticiper. En venant sur nos routes humaines, Dieu ne prend pas le contrôle du monde. En Jésus, Dieu s'abandonne au monde. Il s'abandonne à tout ce qu'une vie humaine comporte d'incertitudes, jusqu'au grand point d'interrogation qu'est la mort.

Voilà comment Dieu a choisi d'entrer en conversation avec nous : par la parole de la crèche, par la parole de la croix, à travers ce qui est faible, inefficace et incertain.

L'incertitude n'est pas un mot biblique. Elle ne figure pas dans les catalogues de vertus des épîtres du Nouveau Testament, ni d'ailleurs parmi les vices. Elle n'est pas une qualité que les personnages bibliques auraient plus que d'autres. Il n'y a aucune raison de la prêcher en tant que telle : ce serait aussi absurde que de prêcher pour elles-mêmes la faiblesse et l'impuissance des premiers chrétiens de Corinthe.

Cette faiblesse, cette impuissance, c'était la situation sociale instable dans laquelle ils se trouvaient, tout simplement. Paul n'en fait pas l'éloge : c'était comme ça.

De la même manière, l'incertitude est peut-être le mot le plus approprié pour qualifier notre situation instable des hommes et des femmes d'aujourd'hui. L'incertitude, ou le sentiment d'avoir perdu le contrôle. J'aimerais tant avoir un peu de neige sur mon balcon strasbourgeois cet hiver, retrouver le long de l'Ill les arbres blanchis de givre d'il y a quinze ans, mais je n'y crois plus et je ne peux rien y faire. Les biens anciens ne sont plus acquis. Le climat fait des siennes. Les ressources naturelles ne sont plus inépuisables. La croissance économique nous inquiète autant qu'elle nous rassure. La démocratie ne s'impose plus à tous comme un modèle à défendre à tout prix. Et voilà que même la santé, ce bien qu'on croyait sécurisé (du moins dans notre monde occidental), ne nous est plus assurée.

La pandémie est comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase en dévoilant à grande échelle que nous ne maîtrisons rien. Le monde est devenu flou. Notre vision du monde est devenue floue. Il n'y a plus d'évidences. Nos enfants ne naissent plus dans un cadre de certitudes toutes prêtes, où leur avenir serait un peu balisé, où quelques choix, au moins, iraient de soi. Nos routes humaines sont devenues incertaines – ont-elles d'ailleurs jamais cessé de l'être ?

Paul n'essaye pas de consoler les chrétiens de Corinthe en leur annonçant un grand retournement de situation. Il leur écrit : « Considérez qui vous êtes ! » Regardez-vous un peu. Regardez ce que Dieu appelle, ce que Dieu choisit quand il vous choisit. Votre situation de faiblesse n'est pas un obstacle pour lui – au contraire, c'est cela que Dieu élit, c'est par là que Dieu veut parler. Votre statut social vulgaire n'est pas pour Dieu une difficulté à contourner : c'est par là, au contraire, que Dieu vient toucher le monde, c'est le langage qu'il a choisi en Jésus-Christ.

Et notre situation incertaine – elle non plus, nous dirait Paul, elle non plus ne réduit pas Dieu au silence. Notre incertitude ne signifie pas que Dieu se tait. Peut-être est-elle, au contraire, une situation dans laquelle Dieu peut à nouveau se faire entendre. Dire ce qu'il a à dire, ce que Paul appelle la « parole de la croix ».

La tentation est grande, sans doute, de sortir de l'incertitude à tout prix. Certains tentent de reprendre le contrôle en créant une réalité parallèle, à laquelle ils adhèrent de toutes leurs forces. Ils retrouvent ainsi le pouvoir de choisir. Choisir que le réchauffement climatique n'existe pas. Choisir que les élections américaines ont été truquées. Choisir que la pandémie est un complot. Forger des certitudes d'autant plus puissantes qu'elles sont contagieuses. Être

prêt à en découdre, jusqu'à envahir le Capitole, pour imposer ces certitudes, pour échapper à un monde devenu instable et incompréhensible.

C'est ce que font aussi les hommes de religion, lorsqu'ils confondent la foi avec une vérité à imposer au monde, quitte à en faire une vérité meurtrière, au nom de laquelle on aurait le droit de tuer ; ou bien lorsque la foi devient dans les mains de certains croyants un bulldozer, une puissance divine qui devrait tout emporter et plier petit à petit la réalité des hommes à la réalité de Dieu.

D'autres gèrent l'incertitude autrement encore. Ils la gèrent, justement : ils prennent le monde tel qu'il est. Ils s'adaptent aux incertitudes du monde, comme des caméléons. Ils les acceptent et les gèrent avec résignation, comme un poids trop massif pour qu'on songe sérieusement à s'y opposer. Le confinement, le Noël sans embrassades, les vaccins, on les prend, comme des réalités auxquelles il faut se résigner. Ce n'est pas enthousiasmant, mais nous n'avons rien d'autre : nous ne pouvons pas faire autrement. On ne va plus changer le monde. Tant pis. Cette réaction aussi guette des hommes et des femmes de foi, peut-être surtout dans nos Églises protestantes dites « historiques ». Nous avons bien compris qu'en Jésus-Christ, Dieu emprunte d'autres voies que celle de la puissance. Nous avons bien saisi que son chemin d'homme est incertain. Mais est-ce encore pour nous un Évangile ? est-ce encore une bonne nouvelle ? L'ouverture de la première épître aux Corinthiens ne nous impressionne plus : la « parole de la croix » nous est devenue familière. Familière comme ce qui fait partie des meubles. Un petit creux, un petit manque auquel on se résigne. Nous confondons alors la parole de la croix avec une parole de renoncement, comme si Dieu avait renoncé à s'occuper du monde. Nous ne levons plus les yeux vers lui. Nous ne crions plus vers lui. Nous finissons par gérer nos incertitudes nous-mêmes, sans Dieu. La résignation de l'homme de foi n'est pas forcément triste, mais elle est sans joie. Ce n'est pas la foi bulldozer, mais la foi sage, la foi gestionnaire – et parfois fière de l'être, fière d'être si mesurée, si bien équilibrée. Fièvre de ne pas viser trop haut, ni trop bas.

La foi bulldozer et la foi résignée, la foi puissante et la foi sage, chacune à sa manière, désamorcent la croix et la réduisent au silence. La première passe par-dessus le plus vite possible, comme si la croix n'était qu'un accident. La seconde s'arrête au pied de la croix et en contemple indéfiniment l'échec silencieux.

Elles oublient, l'une et l'autre, que Paul ne parle pas de la croix, tout court, mais de la « parole de la croix ». La croix n'est pas un lieu de silence, d'un silence de mort, mais le porte-parole de Dieu, le media de Dieu.

Le Dieu biblique n'est pas un Dieu qui se tait. Mais il ne parle pas comme nous voudrions qu'il parle. Il n'envoie pas des anges ou des *tweets* tous les matins pour (faire semblant de) baliser ou de contrôler la marche du monde. La « parole de la croix » ne prétend pas accumuler des *like* dans les réseaux sociaux.

Elle n'essaye pas non plus d'être savante. Elle ne se trouve sans doute pas même dans les articles scientifiques de théologie (ou d'autre chose). Elle ne fait pas de réseautage intelligent. Elle ne vise pas l'efficacité.

La « parole de la croix » refuse ainsi d'entrer en concurrence directe avec toutes les autres paroles que nous recevons chaque jour. Elle n'est pas là pour débattre avec les puissants et les sages, mais pour les confondre, selon le mot de Paul. Pour leur ôter l'illusion de leur stabilité. Elle les confond, elle les surprend parce qu'elle utilise d'autres moyens de communication. Parce qu'elle ne flatte pas. Parce qu'elle ne cache rien. Elle affiche notre faiblesse. Elle assume l'instabilité de notre monde. Elle prend sur elle nos incertitudes.

Cette parole, ce n'est pas la foi bulldozer qui la saisira, ni la foi sage et résignée. La « parole de la croix » ne peut pas se faire entendre là où nous essayons de reprendre le contrôle : là où nous fabriquons une foi armée de certitudes, ou bien là où nous assimilons l'incertitude si bien qu'elle ne nous fait plus mal.

Dieu veut nous parler au cœur de l'incertitude où nous nous trouvons. Dieu veut nous rencontrer là, et pas ailleurs. Au lieu de nous y opposer par la puissance d'une conviction ou de la digérer avec la sagesse de notre résignation, il nous faut peut-être habiter l'incertitude.

L'adopter.

Y mettre du cœur.

Parce qu'en Jésus-Christ, sur la route qui va du baptême au matin de Pâques, Dieu lui-même a habité l'incertitude et la précarité d'une vie humaine, jusqu'à la croix.

Habiter l'incertitude, pour pouvoir entendre Dieu dans le langage qui est le sien : Dieu se dit dans une naissance ; la Parole se dit par la croix ; l'Esprit vient comme la colombe.

Et la colombe de l'Esprit ne s'en va pas pépier sur *twitter*. Un moine orthodoxe du mont Athos racontait un jour que l'Esprit est bel et bien comme la colombe du baptême de Jésus : on s'en approche comme on apprivoise un oiseau, en tâtonnant, avec délicatesse, sans savoir s'il viendra se poser.

Telle est peut-être la foi que requiert la « parole de la croix ». Une foi à laquelle nos incertitudes donnent de la délicatesse. Une foi qui tâtonne, mais qui ne se lasse pas d'apprivoiser l'Esprit, de se laisser apprivoiser par la Parole.

Habiter l'incertitude, pour rendre à la foi sa souplesse, au lieu de la puissance.

Habiter l'incertitude, comme une voie pour rencontrer la tendresse de Dieu, de son amour qui n'est pas un coup de foudre ou de tonnerre, mais une souffrance.

Habiter nos incertitudes, pour apprendre à écouter de nouveau, entre toutes les paroles du monde, celle d'un Dieu qui a choisi ce qui est faible, qui a appelé ce qui n'a pas de consistance, qui a élu ce qui n'a pas d'évidence, ce qui est incertain, afin de confondre le monde et de construire du nouveau.

Amen